

Enseignement

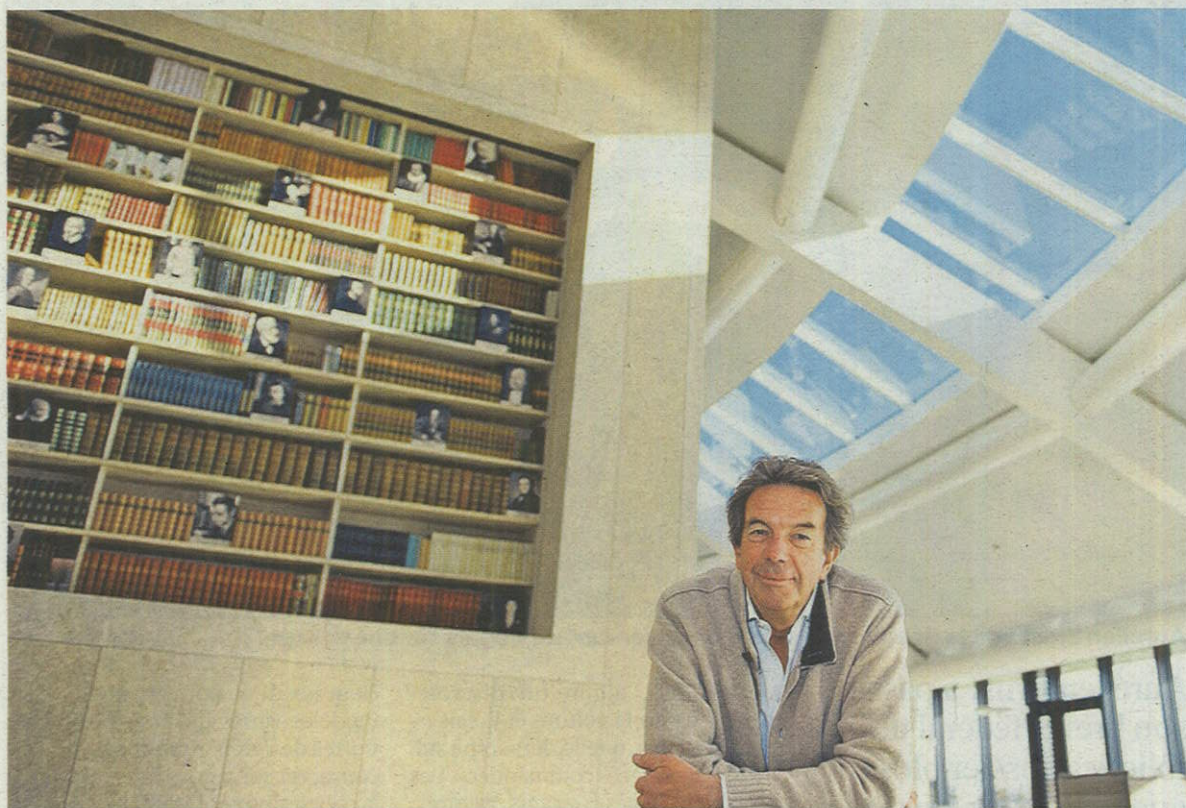
A l'école des rois, le maître des lieux règne loin de tout protocole

Directeur de l'école du Rosey depuis 1980, Philippe Gudin préside à sa destinée depuis l'âge de 26 ans. Il s'apprête à passer le flambeau à son fils

Placer son enfant dans un pensionnat en Suisse est d'un chic qui peut sembler d'un autre temps. Sélect entre tous, le Rosey est de ces établissements emblématiques d'une tradition certes plus que centenaire mais dont on se demande ce qu'elle devient en ce début de XXI^e siècle. A l'accusation de passéisme, l'école répond au moins de deux manières. Par les chiffres d'abord: avec des frais annuels de pension et d'écolage allant jusqu'à 102 900 francs, la boarding school rolloise a beau être l'une des plus chères du monde, elle reçoit chaque année quatre candidatures pour une admission. C'est donc une entreprise d'avenir. Mais il s'y trouve un autre antidote aux idées préconçues sur le pensionnat: la personnalité même de son directeur.

Maître des lieux plutôt que proviseur, homme d'extérieur plutôt qu'enfermé dans son bureau, Philippe Gudin est avant tout un entrepreneur qui s'est lancé dans un projet: celui de façonner une école. Son aventure dure depuis trente-quatre ans, puisqu'il en a à peine 26 lorsqu'il s'associe à son épouse pour acheter le Rosey - non sans l'aide de leur famille.

Folie de jeunesse? En guise d'explication, Philippe Gudin préfère évoquer ce détail amusant de l'histoire de son établissement: du fondateur, Paul Carnal, jusqu'à lui, tous les propriétaires ont pris les rênes très exactement au même âge. Mais il y a plus que cela. Parlant de Carnal, Philippe Gudin ne cache pas son intérêt pour le parcours de ce jeune instituteur qui, en 1880, quitte son Jura natal pour créer dans un vieux château une école où l'allemand ne serait pas imposé aux francophones. Par son esprit rebelle et audacieux, cette figure tutélaire a semble-t-il tout pour plaire à Philippe Gudin. N'avoue-t-il pas que



Philippe Gudin réussit à faire vivre l'Institut du Rosey dans une délicate harmonie, au sein d'une école qui réunit des élèves du monde entier.

VANESSA CARDOSO

L'école

Fondé en 1880, l'Institut Le Rosey accueille environ 400 élèves en pension complète sur un campus non loin du centre de Rolle - campus qui se déplace chaque année à Gstaad entre janvier et mars. Le cursus, qui couvre les niveaux primaire et secondaire, est bilingue (français-anglais) et prépare à choix au baccalauréat français ou international. Parfois appelé «l'école des rois», le Rosey a accueilli le dernier chah d'Iran, Mohammad Reza Pahlavi, Albert II, ancien roi des Belges, l'Aga Khan ou encore Rainier de Monaco.

son enfance a été marquée par une intense détestation de l'école? Une révolte qui n'était pas sans raison: «Dans la manière d'enseigner de l'époque, il n'y avait aucune volonté de faire découvrir le monde aux élè-

ves.» Devenir directeur et faire les choses à son idée... quel cancre n'a pas rêvé d'un tel pied de nez?

Pragmatisme tout terrien

Quand on lui demande si investir ses deniers - et ceux de sa famille - dans le Rosey a toujours été une bonne affaire, Philippe Gudin répond que ce n'est en tout cas pas un business comme un autre. Huppé ou non, un pensionnat réunissant des élèves du monde entier est avant tout une communauté dont il faut assurer la délicate harmonie vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. A cet égard, le directeur ne cache pas que son rôle requiert «une dose d'énergie colossale et passablement d'équilibre nerveux». Signe qu'il a les deux pieds bien ancrés dans la réalité, ce pragmatisme tout terrien ne s'exerce pas moins dans un univers privilégié entre tous. Lui-même fils de bonne famille - d'un père diplomate - se sent-il de ce monde-là? Oui et non, répond l'intéressé, expliquant que partager la table de grandes fortunes ne fait pas de lui le directeur d'une multinationale. A l'évidence, gérer une

école est une autre affaire pour Philippe Gudin, qui relève que les bénéfices réalisés sont presque totalement réinvestis dans l'établissement. Et de détailler comment: «Dans un monde dominé par la technologie, il faut absolument ouvrir les élèves à toutes les intelligences, dont celles des arts et au sport. S'il faut penser en termes d'investissement, l'école est une entreprise qui met une infrastructure à disposition de ce projet.» Le campus du Rosey s'est en effet enrichi l'automne passé d'un nouveau bâtiment à l'usage exclusif de ses pensionnaires: le Paul Carnal Hall, qui abrite une salle de concerts et plusieurs salles de musique. Devenu mélomane sur le tard, Philippe Gudin n'a pas eu la chance de découvrir cette passion à l'école. C'est donc sur un ton de revanche qu'il explique comment, dans son projet pédagogique, l'art et la musique sont pris très au sérieux. A 62 ans, alors qu'il s'apprête à passer, avec son épouse, la barre à son fils Christophe, c'est à n'en pas douter une école marquée de son empreinte qu'il cède en héritage.

Chloé Banerjee-Din